



L'acte de traduire est un acte de restauration de la lettre ; sans céder à l'illusion d'optique de la lettre. C'est la tâche du traducteur de repêcher des mots à la dérive, fracassés par les autodafés ou les radicalisations. Comme dans le doublage, il s'agit de prêter sa voix et sa langue au jeu d'acteur du *Dichter*, l'écrivain ; alors s'engage un véritable corps à corps, lettre à lettre, syntaxe à syntaxe avec les signifiants et les concepts. Le traducteur se fait alors passeur, confronté à la diffraction métonymique du signifiant. La question qui est posée à la traduction, et au traducteur surtout s'il est psychanalyste, consiste à éclairer les rapports que l'opération de traduction entretient avec l'hypothèse de l'inconscient, telle qu'elle est mise en jeu par le transfert de langues.

Nous venons de Babel ; y retournons nous par mouvements de spirale et d'écriture, dans l'entre-deux langues où nous convie l'acte de traduire ?

Claude Maillard nous répond à sa façon – façon d'analyste, façon d'écrivain – depuis son ouvrage *Le scribe* : « L'effet Babel est un effet de lecture d'un il y a/il n'y a pas.

D'entre les deux, le trait qui donnerait l'ouverture. Le sujet serait là dans la langue à tout ou à pas faire. Faisant acte de ce qu'elle n'arriverait pas à dire, de ce qu'elle n'a pas à dire mais qu'elle dirait à l'osé du champ de transférence orientant le sens, et sur le lieu d'une transhumance sans fin qui se prête au voyage. »

Je poserai et mettrai au travail, pour ma part, quatre thèses sur ce que m'est apparu être l'acte de traduire.

1. L'acte de traduire est un acte analytique porté par le *Wunsch* de retourner aux racines du « vocabulaire freudien » de l'inconscient, afin de ressaisir les « assises » premières des néologismes freudiens et de les appeler à comparaître – autre acception juridique du terme « traduction » - comme porteurs de l'analyse devant ceux qui s'en font les opposants. Mais le traducteur ne se retrouve-t-il pas en position de devoir servir deux maîtres, ou plutôt deux maîtresses à la fois ? La langue souche et la langue d'accueil.

2. Le sujet « traductant », plus souvent appelé « traducteur », est porté par l'obsession de la vérité de la lettre qui peut venir faire symptôme ; et symptôme lisible dans son acte d'écriture. Nous prendrons pour appui à la discussion les traductions que nous avons réalisées de *L'avenir d'une Illusion* de Freud, et de *L'illusion d'un avenir* de Pfister, éditées au Cerf en 2012 et 2014, dans l'édition critique de Paul-Laurent Assoun.

3. Traduire, c'est opérer un mouvement de passe d'une langue à une autre. Nous réinterrogerons cette « transhumance » de la langue à partir du texte fondateur de Walter Benjamin sur « La tâche du traducteur ».

4. La traduction est transposition, translittération, translation, dans le transfert à un auteur, d'une lettre qui reste en souffrance dans sa langue pour le lecteur étranger à ce *Urtext*, et à cette *Ursprache*. La traduction se fait transmissive : c'est une opération transtextuelle qui laisse des cicatrices dans le texte d'origine. Parfois, cette transposition du texte tourne à une sorte de « conversion », les dogmes et poncifs langagiers de la langue d'accueil venant exercer leur emprise, voire leur écrasement de la langue souche.

Cependant, le *Wißbegierde* (désir de savoir) risque de nous faire éprouver « l'illusion encyclopédique » de vouloir se saisir de l'insaisissable et l'intraduisible d'une langue à l'autre. Le traducteur est cependant confronté à l'éprouvé de la « traduction finie et infinie » : et à une question : laisser certains termes être et rester l'Ombilic de l'allemand freudien ?